

Le primitif et la trace orale

Le meurtre et la langue, de Marie Moscovici, Éditions Métailié,
248 p.

David Benhaïm

Numéro 191, juillet-août 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18236ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Benhaïm, D. (2003). Le primitif et la trace orale / *Le meurtre et la langue*, de Marie Moscovici, Éditions Métailié, 248 p. *Spirale*, (191), 42–43.

LE PRIMITIF ET LA TRACE ORALE

LE MEURTRE ET LA LANGUE de Marie Moscovici

Éditions Métailié, 248 p.

MARIE Moscovici appartient à cette lignée de psychanalystes qui reconnaissent à Freud un statut de penseur. Elle n'est pas de ceux qui mutilent son œuvre en affirmant avec dédain que certains textes sont spéculatifs et sans rapport avec la pratique, réduisant ainsi la psychanalyse à une sorte de bricolage clinique. *Totem et tabou*, *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*, *Pourquoi la guerre?* ou *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* « sont en fait tout aussi importants pour la clinique que les observations les plus empiriques sur l'hystérie ou la névrose obsessionnelle ». Marie Moscovici est une lectrice innovatrice de Freud. Sa réflexion prend appui sur le texte freudien qu'elle interprète le plus souvent dans un éclairage inédit qui le fait revivre. Elle rompt ainsi avec des habitudes de lecture et des interprétations qui figent le sens et paralysent la pensée. « Ne demande pas ton chemin à quelqu'un qui le connaît car tu ne pourras pas t'égarer », disait l'auteur du *Livre brûlé*, Rabbi Nahman de Braslav; cet exergue au chapitre trois de son livre nous renseigne sur sa manière de lire. S'égarer, c'est suivre le cours des associations que suscite la lecture plutôt que rester prisonnier des interprétations de ses devanciers, c'est remettre le texte en mouvement, lui redonner la parole pour accéder soi-même à une parole nouvelle, défaire le sens officiel, le déconstruire pour le resignifier. Son approche surprend le lecteur, qui redécouvre la beauté et la profondeur du texte freudien.

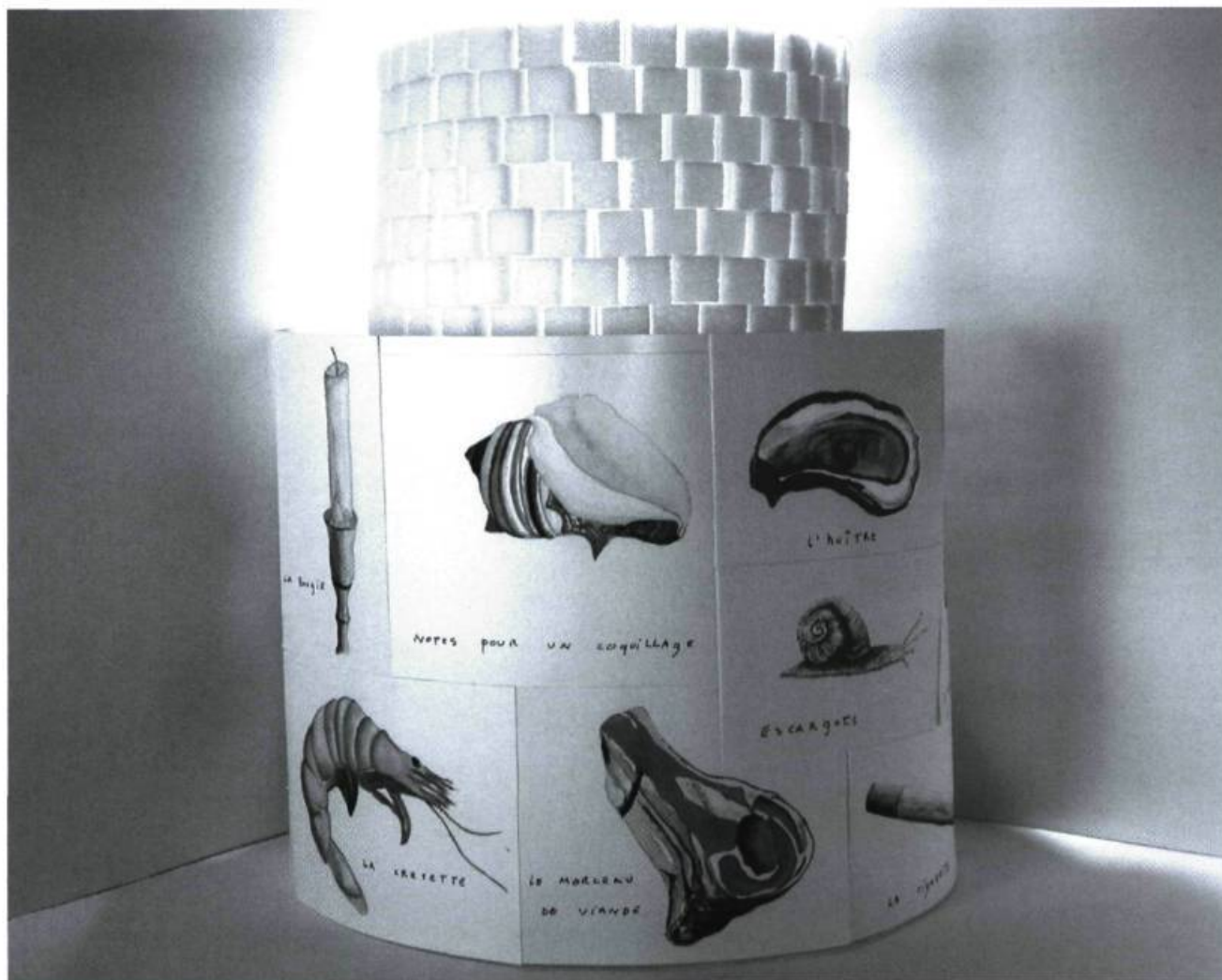
Guerre, meurtre, langage, figures de héros, transmission inconsciente, question de la traduction en psychanalyse; ce sont quelques grands thèmes freudiens qui « n'ont jamais lâché [son] esprit » et qu'elle ne cesse d'approfondir en les reprenant dans chacun de ses livres. Son dernier ouvrage, composé d'une série de textes écrits avant la fin du XX^e siècle, est construit autour de deux axes. Le premier explore l'archaïque, le civilisé : à la position des philosophes et des historiens qui, dans le processus d'humanisation et de civilisation, conçoivent le « sauvage », le « primitif » comme l'ancêtre du civilisé — le passage de l'un à l'autre constituant un « progrès » —, Marie Moscovici oppose la connaissance de l'inconscient qui fait obstacle à ces vues. Sa réflexion s'étaye sur *Totem et tabou*, dont elle souligne d'abord l'importance du sous-titre — *Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés* — qui va tout à fait à l'encontre de la lecture qu'on a pris l'habitude d'en faire en le considérant

comme « *l'interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des primitifs* », une sorte de psychanalyse appliquée. Ce qui importe dans la recherche des concordances — idée qui est au centre de ce texte —, c'est le « *quand* » : dans quel « *temps* », quel état de la vie de l'esprit. Ce temps, dans la concordance, est celui de l'infantile, des états infantiles du psychisme, incarnés dans des êtres observables : les « sauvages », les névrosés, les enfants. Le « primitif » renvoie alors non pas à un contenu, mais à un mode de fonctionnement, celui-là même de l'inconscient, indestructible, et toujours présent chez le « civilisé ». Le projet de *Totem et tabou* consiste — en ce qui concerne la *Kultur* — à déchiffrer, à partir de traces aujourd'hui encore manifestes, ce qui s'est déposé, dans un passé très lointain, dans les formations inconscientes. Au cœur de ce livre : l'idée de « *survivance*, d'inéducabilité du monde pulsionnel inconscient et de ses fonctionnements » que Freud va défendre. Il tourne son regard psychanalytique vers l'émergence de la civilisation « *envisagée du point de vue de la vie de l'esprit* », vers l'originaire, qu'il faut entendre dans sa connotation métapsychologique : « *une construction pour marquer l'idée d'un fondement, d'un déplacement décisif, d'un processus ou d'une série de processus qui engendrent, génèrent des fonctionnements nouveaux*. » Dans *Totem et tabou*, l'originaire consiste en une psychisation — suspension des actes et de la motricité qui résultent immédiatement des pulsions et des affects — qui « *définit l'avènement à la fois de l'inconscient et du culturel* ». Le primitif apparaît ainsi comme figure psychique. Comme l'originaire, l'archaïque est à entendre comme « *ce qui est au principe* » des formations de l'inconscient, ce qui est psychiquement fondateur » ; il renvoie à la question fortement contestée de la phylogenèse et convient pour « *qualifier la fabrique des mythes, du religieux* ».

Langue et parole : usages et trajets

« *Mémoires du non-vécu : la langue, la parole* » : tel est le second axe de sa réflexion qui « *interroge [...] la parole, ce qu'elle recèle, ce qu'elle transmet et opère en disant, en formant et déformant les mots, en se taisant. La question de l'archaïque et du civilisé est en jeu là aussi*. » La dimension du temps dans la langue fait ici son apparition. Le sujet parlant se fait, à son insu, dépositaire d'une histoire de la langue à la fois collective et individuelle : il parle une langue « nationale », mais aussi une langue qu'il a

investie lui-même en se l'appropriant, la marquant ainsi de sa propre singularité, faisant d'elle une langue privée. À titre d'illustration, cet exemple qui revient à deux reprises dans l'œuvre freudienne : dans les Conférences d'introduction à la psychanalyse, Freud cite le cas de Lichtenberg, un de ses auteurs préférés, à propos des erreurs de langage dans la langue parlée : « *Au lieu de "angenommen" (accepté), il lisait toujours Agamemnon, tant il avait lu Homère. C'est là, réellement, la théorie du lapsus*. » Dans cet exemple, le lapsus manifeste dans la langue de Lichtenberg à la fois « *son histoire culturelle intime (presque une confidence) et les liens inconsciemment établis dans son esprit*. Le patient sur le divan est livré à « *ses dialectes, jargons, vocabulaires et formes intimes* ». La règle fondamentale, « dites tout ce qui vous vient à l'esprit », l'invite à dire « *sans manier consciemment la censure, les mots et la langue. Ceux-ci, dans l'usage qui en est fait, disent certes quelque chose du patient, mais simultanément parlent d'eux-mêmes*. » Pour en rendre compte, une approche psychologique serait insuffisante, tout comme l'est aussi l'histoire événementielle et psychique du patient. Il faut être attentif à « *l'usage et aux trajets parcourus par la langue*. » Freud nous en donne un exemple paradigmatique dans l'utilisation qu'il fait du dictionnaire à propos du mot *Unheimlich* dans son texte sur « *L'inquiétante étrangeté* ». Comme il l'exprime lui-même, il s'engage dans deux voies, la première — la seule que nous retiendrons ici — consistant à « *rechercher quelle signification l'évolution de la langue a déposée dans le mot unheimlich*. Il remontera ainsi jusqu'à l'étymologie, les sources, pour parvenir au sens exactement inverse de la signification manifeste : *heimlich*. « *Le plus étrange est le plus familier, et inversement. [...] La langue parlée inclut le "primitif", l'originel, et cela est présent à l'insu du paroleur, insu qui guide vers l'inconscient*. » Ces considérations sur la langue et la parole infléchissent le type d'écoute que va développer le psychanalyste : il est « *appelé à avoir d'emblée l'oreille "philologique", non pas comme un savoir mais comme une disposition de son écoute. Philologie de la langue "nationale", mais surtout des dialectes, lexiques, grammaires, privés et intimes, forgés en chaque individu. Dans l'analyse, la langue d'enfance, la fabrication de la langue singulière de l'histoire personnelle relèvent d'un lexique propre à chacun, qui n'est ni publié, ni immédiatement partageable*. » Cette réflexion sur la langue et la parole, porteuses des origines,



Josée Pellerin, *Le monde selon Francis Ponge*, 2002, impression numérique sur papier d'artiste Condor, 112 cm X 138 cm.

d'une histoire, se continue et s'approfondit dans des considérations sur la « trace orale (de l'oral, mais surtout dans l'oral) » et son inscription. La trace orale se caractérise par une « matérialité » particulière, comme Freud l'affirme dans *L'Homme Moïse* lorsqu'il écrit : « Notre construction ne contient rien de librement inventé, rien qui ne se puisse appuyer sur des fondements solides. » Ces fondements renvoient aux données du travail psychanalytique.

Mémoire de la langue

À côté de ce que nous révèle la pratique psychanalytique, Freud évoque les contes, les légendes et les mythes, « lieux d'oralité », porteurs d'une « obscure tradition » qui s'y est conservée, « tout comme dans la vie psychique infantine et ses paroles — comme ce que les dictons populaires invitent à écouter, sortant "de la bouche des enfants". » C'est la langue qui est le lieu d'inscription de la trace orale. La langue serait alors porteuse d'une mémoire ignorée du sujet qui la parle, mémoire qui, pour le psychanalyste, signifie : trace mnésique inconsciente, « symbole mnésique » : « on fait allusion à de l'inscrit dans l'inconscient à la

période dite "préhistorique" de l'enfance, avant l'apparition du langage chez l'enfant (mais depuis le début, ses parents lui parlent), puis au cours des moments successifs de son développement. » Ces inscriptions porteront elles-mêmes la trace, comme le dit Marie Moscovici, ou la marque temporelle des moments où elles se sont inscrites. L'auteur appuie sa réflexion sur la section de *L'Homme Moïse* qui s'intitule « Période de latence et tradition » dans laquelle Freud s'interroge sur les rapports ou même l'opposition « entre la fixation écrite et la transmission orale d'un même événement ». Il développe un véritable paradoxe lorsqu'il affirme que « ce qui avait été écarté ou modifié dans l'écrit put très bien se maintenir intact dans la tradition ». La tradition orale lui apparaît en même temps comme le complément et le contraire de l'histoire écrite. Cette affirmation remet en cause la conception des analystes pour qui la question de la transmission et de l'inscription chez Freud s'appuierait sur des textes écrits, sur l'historiographie. La tradition lui semble « moins soumise à l'influence de tendances déformantes; peut-être leur échappait-elle sur bien des points et put-elle être ainsi plus véridique que le récit fixé par écrit ». Il ne cache

pas « les incertitudes de ce mode de transmission [...] : instable, il est exposé à des modifications, à des mutilations lorsque la tradition passe d'une génération à une autre ». Nombreux sont les destins qu'une telle tradition pourrait connaître : être écrasée par la relation écrite, devenir toujours plus obscure et tomber enfin dans l'oubli; mais aussi aboutir à une fixation écrite « et surtout, il peut se trouver qu'elle ne disparaisse pas en tant qu'inscrite dans l'oral ». Cette analyse repose sur une analogie avec ce qui se passe dans la vie psychique d'un individu : les « événements psychiques » de la petite enfance connaissent un parcours similaire. Ils chemineront d'abord de façon souterraine et silencieuse pendant la période de latence puis réapparaîtront avec force, quelquefois avec fracas, à l'adolescence ou plus tard sous une forme déformée et déplacée, « mais aussi de façon plus secrète, dans des phénomènes de paroles et des états de langue. Le véridique, au sens de la réalité psychique, serait ainsi également inscrit dans des documents oraux et pas seulement dans des archives en quelque sorte écrites dans l'inconscient ».

David BENHAÏM